— A moins que vous teniez, quand même, à vous abriter sous son feuillage, continua le chef, en souriant.

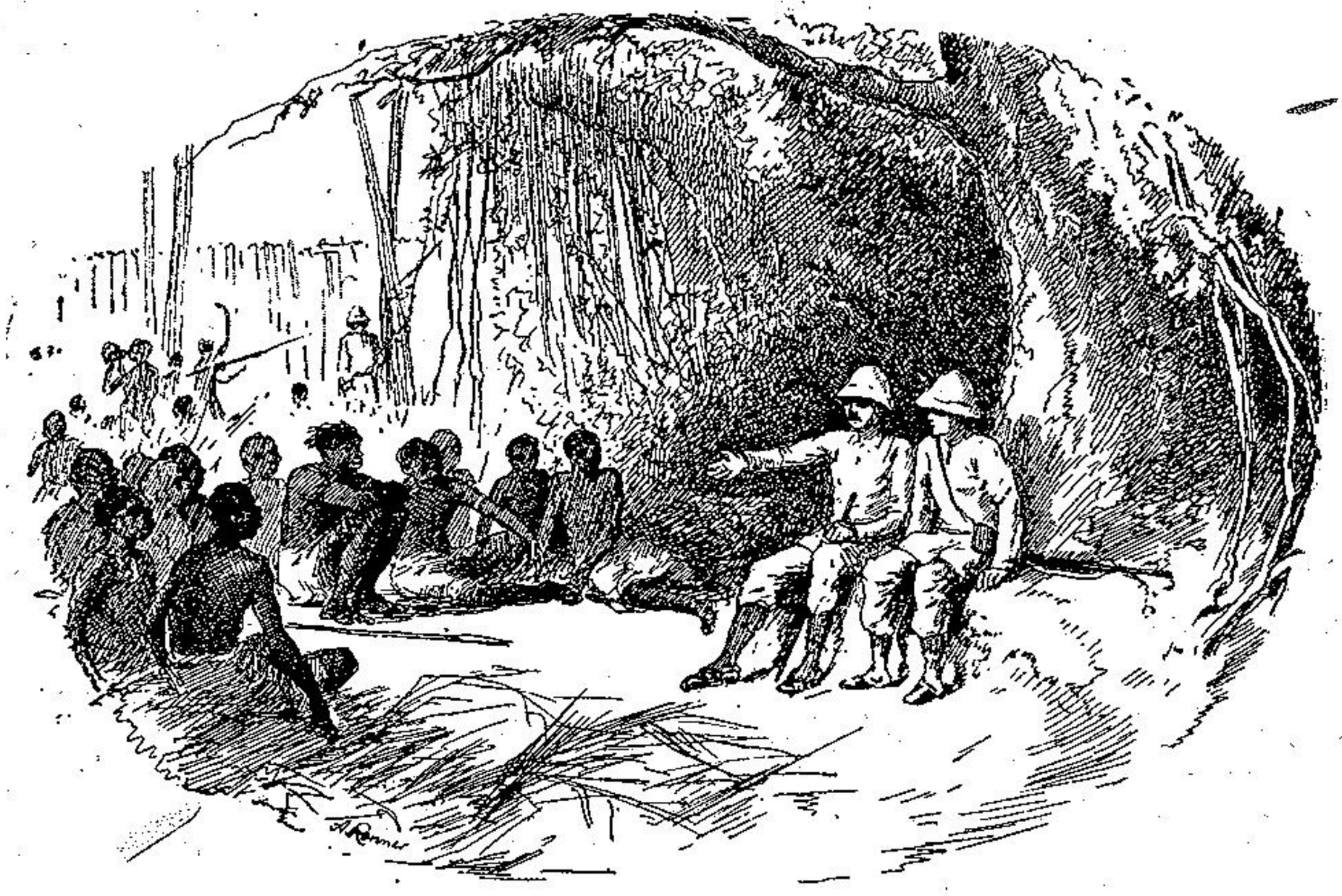
L'Anglais faillit tomber à la renverse.

— Moi, jamais ! s'écria-t-il ; brr !

— Cherchons autre chose, conclut de Sambry.

Il n'y avait pas lieu de se fatiguer en recherches ; car, outre l'arbre fatal, pas la moindre ombre de végétation ne se montrait.

Seulement, pour s'éloigner le plus possible de la sinistre trouvaille qu'on venait de faire, la caravane marcha pendant une quinzaine de minutes encore, et là, établit son campement.



LE CHEF SE PRIT A CAUSER A SON ENTOURAGE. (P. 40.)

IV

LA SITUATION S'AGGRAVE

Cette nuit-là on se coucha assez tôt, mais on ne dormit guère comme à Franceville ou ailleurs.

Une lourdeur insupportable flottait dans les airs et pressait tellement sur l'atmosphère qui régnait dans les tentes, que les poumons trouvaient à peine de quoi respirer

La chaleur était suffoquante et la poitrine des dormeurs haletait péniblement sous l'impulsion de ce manque de fraîcheur.

La sueur leur coulait des membres ; et, bien qu'ils se fussent mis à terre pour plus de froidure, leurs membres se tordaient dans une inquiétude et un malaise de tous les instants.

Sir Darly surtout souffrait de cette situation.

Plus de cent fois déjà il s'était réveillé.

Plus de cent fois il avait essayé de combattre l'oppression qui le torturait.

Enfin, n'y tenant plus, il se mit sur pied.

— Du diable ! grommela-t-il. Je ne résiste plus. On dirait un four.

Doucement, afin de ne point troubler le repos de ses camarades, il se glissa vers l'entrée de sa tente.

— Ici, du moins, je pourrai respirer, se dit-il.

Arrivé à l'extérieur, il eut un mouvement de surprise et se mit tout-à-coup sur ses gardes.

Une ombre se mouvait dans l'obscurité.

— Qui va-là ? demanda-t-il un peu troublé.

— C'est moi, maître, fut la réponse.

C'était une voix connue.

— Mwama ! s'écria l'Anglais.

— Oui, maître.

— Que viens-tu faire ici ?

— Respirer, maître.

— Je fais comme toi. D'ailleurs, je suis heureux de te trouver. Nous pourrons causer un brin.

Il s'assit à côté du nègre et tâta dans ses poches, dont il retira sa pipe.

Mwama l'observait.

— Vous allez fumer, maître ? demanda le serviteur.

— Oui. Cela t'intéresse-t-il ?

— Oh non, mais....

— Mais quoi ?

— Je vous conseille de ne pas le faire.

L'Anglais se prit à rire.

— Et pourquoi, s'il te plaît ?

— Parce que c'est mauvais, par une telle chaleur.

— Allons donc !

— Je m'aperçois, maître, que vous ne connaissez pas encore la température de ces contrées.

— Et qu'y a-t-il de si défavorable à cela ?

— Tout.

— Voilà ce qui ne me dit rien.

— Vous excitez la transpiration.

— Un peu de plus ou de moins ne fera pas l'affaire.

— Vous avez tort de le prendre ainsi.

L'Anglais, qui avait déjà frotté son allumette chimique, hésita.

Il connaissait l'expérience de Mwama et savait que ses conseils étaient toujours précieux.

— Vrai ? demanda-t-il, c'est mauvais ?

— Je vous l'assure, maître.

Sir William, convaincu, jeta violemment son allumette à terre, et se mit à tempêter contre cet intolérable pays d'Afrique, où l'on ne peut même pas savourer sa pipe quand on veut.

Tout-à-coup, Mwama mit le doigt sur la bouche, et touchant légèrement le bras de sir William :

— Chut ! fit-il ; écoutez.

— Qu'y a-t-il ? demanda l'Anglais avec surprise.

— J'entends du bruit.

Sir Darly tendit l'oreille.

— Moi je n'entends rien, dit-il.

Le serviteur sourit malicieusement.

— Il faut avoir l'ouïe fine, murmura-t-il.

— C'est quelque fauve, sans doute.

— Je ne sais, mais je ne le crois pas.

— De quel côté est-ce ?

— Là-bas, derrière notre tente.

— Allons voir.

Mwama ne bougea point, mais écouta plus scrupuleusement.

— Un instant, fit-il, on approche.

— En garde, alors.

— Non, maître, attendons.

— Et si l'on nous assomme ?

— Examinons d'abord.

— En effet, maintenant je l'entends aussi.

— Cachons-nous, maître.

Doucement, les deux hommes se blottirent derrière un pli de la tente.

Leur faction ne dura qu'une minute.

Ils virent glisser une ombre, une forme humaine, accroupie à terre et qui s'approcha lentement de la porte de la demeure.

Les lueurs blafardes de la lune permirent de distinguer un de porteurs.

Sir Darly voulut s'élancer, mais son serviteur le retint, tandis que le promeneur nocturne, qui n'avait pas remarqué ses espions, continua sa course.

— Eh bien, demanda l'Anglais, pourquoi cette hésitation?

— Laissons-le d'abord entrer.

— Et si c'était un assassin?

— Nous le tuerons net.

— Mais il aura tué avant nous.

— Il n'en aura pas le temps, maître.

Cependant l'étrange personnage avait disparu à l'intérieur de l'habitation, sans faire plus de bruit qu'une mouche.

— Agissons, dit Mwama.

— All right! riposta l'Anglais.

Promptement ils sortirent de leur cachette et se portèrent à la poursuite de l'indigène.

Tous deux avaient l'arme au poing.

Par la grande obscurité qui régnait dans la tente ils ne distinguèrent d'abord rien; mais leur apparition ayant probablement inquiété le porteur, celui-ci se remua violemment et l'on put percevoir la place où il se trouvait.

Il ne fallut à Mwama qu'un bond pour s'y élancer.

Entretemps William Darly s'empressait de faire de la lumière, et bientôt il vit son serviteur qui tenait solidement au collet le délinquant.

Du coup Mwama comprit le but de cette irruption.

— C'est à nos provisions d'eau qu'il en veut, fit-il.

— Parole d'honneur, c'est vrai, répondit l'Anglais.

L'indigène, interrogé, avoua qu'effectivement, poussé par la soif, il avait formé le projet de s'emparer de force d'un liquide quelconque; que longtemps il avait lutté contre ses intentions coupables, mais que ses souffrances dépassaient les mesures du possible; qu'enfin, n'y tenant plus, ses désirs avaient pris le dessus, et qu'il avait profité du sommeil de tous pour mettre son plan à exécution.

Le pauvre diable semblait, au surplus, tellement déconfit d'être attrapé sur le fait, que ses jambes lui tremblaient sous le corps.

Le premier mouvement de sir William fut de le secouer vivement en guise de punition, mais, eu égard à la mine piteuse de l'indigène, le courage lui manqua réellement pour le faire.

Entretemps, ce vacarme avait éveillé de Sambry et Harris, lesquels, tout étonnés de trouver leur gîte éclairé, se redressèrent soudain sur leur couche, en jetant autour d'eux des regards effarés.

— Qu'y a-t-il? demanda le chef, qui reconnut aussitôt sir William.

— Il y a qu'on a soif autour de nous et qu'on veut nous dérober nos boissons, répondit l'Anglais.

— Tous nous avons soif, reprit de Sambry, et personne n'a le droit de s'emparer de nos provisions.

On lui amena le coupable et on lui fit la narration de l'incident.

Plus mort que vif d'être ainsi attrapé, l'indigène courba la tête devant le chef et se confondit en excuses et en explications pour essayer de justifier son rapt.

De même que ses compagnons, de Sambry eut pitié du hère, et se contenta de le sermonner rudement.

Puis il le renvoya à son lit de repos.

L'indigène, heureux d'en être quitte à si bon compte, ne se fit pas prier.

Il décampa plus lestement qu'un éclair, laissant les Européens un peu embarrassés de ce qui venait d'arriver.

Pendant quelques secondes ils se regardèrent les uns les autres, sans qu'aucun d'eux ouvrit la bouche.

— La morale de tout ceci, fit enfin le chef, est que nos hommes souffrent horriblement de la disette d'eau que nous traversons.

— Et qu'il nous faut prendre une mesure quelconque.

— Il n'y a pas de mesures à prendre, mon ami. La situation est de celles que l'on doit accepter avec résignation.

— Et si nos gens vont plus loin et se laissent aller à des démonstrations plus dangereuses?

— Oh alors, nous leur opposerons d'abord l'énergie...

— Et puis la force, conclut l'Anglais.

— Comme vous dites.

— Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil, maître, intervint Mwama.

— Fais, mon ami.

— Il n'y a pas à discuter dans l'occurence. Nous sommes engagés dans cette voie; il faut la parcourir jusqu'au bout. Selon moi, le

seul remède au mal est de marcher promptement et d'atteindre au plus tôt Kimpoko.

— Mais, il me semble que toi-même tu combattais, hier encore, e système des étapes forcées.

— Oui, maître, je le combattais hier ; je le préconise aujourd'hui.

— C'est peu rationnel.

— Au contraire. Plus vous laissez à nos hommes le temps d'avoir soif, plus ils chercheront de quoi se procurer du breuvage.

— Très bien ; mais voudront-ils encore marcher ?

— La distance n'est plus énorme.

— Combien de jours, penses-tu ?

— Deux.

— Deux jours encore dans cette infernale fournaise ! exclama sir William.

— Oui, maître, à condition qu'on ne perde pas une heure.

De Sambry réfléchit pendant quelques minutes et prit un parti extrême.

— Soit, fit-il, nous irons de l'avant.

— Je suis de votre avis, remarqua le docteur.

— Advienne que pourra ; le sort en est jeté.

— Et quand levons-nous le camp ?

— Demain, à l'aurore.

Puis, après une pause :

— Allons, mes amis, ajouta le chef, rendormons-nous. Le danger est passé et la nuit nous laisse encore quelques quarts-d'heure de repos. Nous aurons besoin de toutes nos forces pour accomplir le restant de notre tâche.

— La proposition me tente, fit sir William. Je tombe de sommeil, et il me semble que la chaleur n'est plus aussi suffoquante.

— Une idée, mon ami ; je suis certain qu'elle l'est encore.

— C'est que, probablement, je ne m'en ressens plus. Bonsoir.

Pendant que l'Anglais regagna sa couche, de Sambry s'approcha de Mwama, et, d'un ton amical :

— Toi, le veilleur par excellence, tu garderas l'entrée de nos tentes pendant le restant de la nuit, n'est-ce pas ?

— Oui, maître, j'aurai l'œil ouvert.

— J'y compte.

A peine dix minutes plus tard, les explorateurs, fatigués à outrance, ronflaient péniblement mais carrément et tout retomba dans le silence le plus complet.

Mwama alla s'asseoir à l'extérieur, à peu de distance de l'homme de garde, surveillant les alentours et s'approfondissant, avec une immobilité de statue, dans des pensées dont lui seul connaissait le secret.

La lune continua sa course paisible dans l'étendue constellée d'étoiles et les vagues rumeurs de la plaine chantaient toujours leur sourdine mystérieuse, comme autant d'esprits qui accordent leur lyre pour une ballade céleste que les ailes de l'immensité s'apprêtent à porter vers les sphères inconnues.

La nature entière était plongée dans un repos incommensurable, suant sous les atteintes de l'insupportable chaleur qui flottait dans l'air, invisible mais mordillante, et qui faisait souffrir jusqu'au sol même, dont la croûte se durcissait, écrasant le peu de verdure qui se cramponnait à elle,

Ainsi l'on se reposa jusqu'au matin.

Dès la première étincelle que projetait la lumière du jour, Mwama réveilla ses compagnons, qui se trouvèrent bientôt debout.

La caravane reformee, le voyage continua sous les mêmes auspices que précédemment.

L'aventure arrivée au porteur fut bien vite connue et ébruitée.

Loin de produire un effet favorable, elle ne fit qu'aviver encore le mécontentement des indigènes.

Au lieu de témoigner au chef, de la reconnaissance pour sa longanimité envers le coupable, on conclut de sa conduite bienveillante. que lui-même devait être convaincu des misères qu'enduraient les hommes de l'expédition, et l'on se prit à s'imaginer que, vu le peu de brutalité avec laquelle avait éte reprimée cette première tentative, l en serait de même de celles qui suivraient.

De là découlait naturellement un enhardissement dans le maintien audacieux des indigènes, qui ne se genaient plus de réclamer a haute voix.

Il était visible qu'un orage grondait et que cette tension d'esprit éclaterait bientôt, si on ne parvenait pas à la dompter énergiquement.

Les Européens s'en aperçurent de suite et se tinrent sur leurs gardes.

— Il nous faudra du poigne pour mener cette affaire, sans recourir à la violence, dit le chef.

— Heureusement que le traiet touche à sa fin, répondit Harris.

— Deux jours encore, longs comme deux siècles

— Cela donne à réfléchir, intervint sir William.

— Nous essayerons de nous en tirer.

— Avec honneur, conclut l'Anglais.

Et, en effet, on s'efforça de le faire.

Jamais la patience des explorateurs n'avait été mise à une plus rude épreuve.

Durant toute la journée ce furent des plaintes, des insistances, des réclamations, des menaces mêmes qui s'élevaient des rangs des porteurs.

Le mauvais vouloir le plus évident présidait à leurs actes et c'est à peine qu'ils obéissaient encore aux ordres de leur chef.

Celui-ci, pourtant, avait décidé de boire jusqu'à la lie, la coupe de la patience.

Il savait, par expérience, qu'en mettant son arme sous le nez de ces récalcitrants, il leur ferait baisser la tête comme des moutons, mais il lui répugnait d'employer encore la violence, aussi longtemps qu'il resterait une lueur d'espoir pour parvenir par la douceur.

Aussi fit-il semblant de n'entendre qu'une partie des murmures qui bourdonnaient autour de lui, et auxquels il ne répondait que juste assez pour ne pas être débordé.

De la sorte le jour s'écoula, sans qu'aucun incident grave vînt envenimer la situation, lorsque, vers le soir, le hasard servit singulièrement les plans de de Sambry.

Au détour du chemin on se trouva tout-à-coup devant un bouquet de grands arbres, environnés d'une végétation plus menue mais d'une verdeur qui faisait penser aux bords de l'Ogôoué.

C'était comme un oasis perdu dans ce lac de chaleur et d'étouffement.

Le chef mit la circonstance à profit.

Aussitot il fit arrêter la caravane, et les hommes eurent bientôt fait de s'étendre moëlleusement au milieu de cette herbe et de ces ombres bienfaisantes.

Pendant que sir William, séduit par les apparences des lieux, se mit en quête de gibier, le chef se prit à causer affablement à son entourage.

Assis à côté de Harris sous le feuillage touffu d'un gros bananier, il mit sous les yeux de ses serviteurs, la bonne fortune qui avait placé sur leur route un refuge aussi peu attendu. Il les exhorta à la patience et à l'observation de leur devoir, s'attachant surtout à leur démontrer que le lendemain verrait, sans doute, la fin de leurs privations.

Il les remercia de ce qu'ils avaient déjà fait jusqu'ici et les dépeignit comme des exemples de discipline et de bonne volonté.

Une fois arrivés à Kimpoko, ils recevraient, du reste, la récompense de leur zèle, sous la forme d'une solde extraordinaire.

Il sut si bien se faire écouter que les indigènes, assis autour de lui, oublièrent un instant leur soif et leurs fatigues, pour approuver du geste et de la parole les discours du maître.

Ainsi renaquit relativement un calme consolateur, et lorsque les tentes furent dressées sous la protection de cette verdure alléchante, le repas semblait mieux goûter et les esprits plus tranquilles.

Et en réalité, la situation prenait une toute autre tournure.

Plus de murmures et plus d'alarmes : chacun avait l'air d'accepter son sort avec résignation, et si le courage n'était pas entièrement revenu parmi les indigènes, au moins l'espoir les rendait moins revêches et plus maniables.

Evidemment ce revirement subit fut un énorme baume aux appréhensions des Européens, dont le cœur se prit à battre avec plus de liberté.

— Qui l'eut jamais cru ? fit le chef à ses amis.

— Surtout eu égard à l'entêtement des indigènes, répondit le docteur.

— Voilà, pourtant, simplement l'effet de quelques arbres mal éclos, et d'une poignée de verdure.

— Au fait, car c'est uniquement cette fantaisie de la nature qui a produit le miracle auquel nous assistons.

— Preuve de plus que l'âme humaine est sensible aux beautés de la création, riposta Harris.

— Ce qui est bien plus beau, conclut sir William, c'est que la paix s'est faite dans le ménage.

— Nous allons tâcher de la maintenir.

— Si seulement cette maudite chaleur voulait nous prêter la main, en se modérant un peu.

— Qui sait ? Elle s'amendera peut-être, comme le reste.

Hélas, elle ne s'amenda point.

Le lendemain, lorsqu'on se remit en route, le soleil dardait les mêmes rayons meurtriers et la soif réclamait les mêmes droits.

De plus en plus le manque de boisson se faisait sentir, et là, où il y a deux jours, on pouvait encore satisfaire quelques bouches et soulager quelques gorges, presque plus une gouttelette ne restait.

C'était écœurant de voir cette file d'hommes se traîner péniblement,

la sueur au front et la désespérance dans le regard, pliant sous le poids d'une charge surhumaine, décharnés, soufflants, gémissants mais cheminant quand même.

Et la voix des chefs, étouffée elle-même par la torture qui leur collait la langue au palais, faisant des efforts inouïs, s'épuisant en encouragements mal assurés, pour inspirer à leurs subalternes la confiance dans une situation dont eux-mêmes mesuraient la noirceur suprême.

Les malheureux porteurs n'avaient presque plus la force d'exhaler une plainte, et l'abattement gagnait jusqu'aux mulets.

Ces marcheurs infatigables se sentaient les boyaux déchirés, les membres alourdis et trottinaient avec une assurance tellement instable qu'à plusieurs reprises leurs cavaliers faillirent faire la culbute.

Vraiment le mal touchait à son comble.

De Sambry laissait errer des regards pleins de tristesse sur cette troupe loqueteuse, hâve et expirante, et un immense sentiment de commisération entourait, dans une même pensée, les indigènes et les Européens.

On ne parlait plus, on ne pensait plus.

Mais on marchait encore.

Soudain, sur le midi, la chaleur se mitigea et un souffle moins oppressant courut dans l'espace.

Les poitrines se dilatèrent et les respirations se firent plus librement.

Un rayon de bonheur se lut sur toutes les figures.

— On dirait que la torture se calme, fit le chef.

Mwama s'arrêta et sonda l'espace de son œil exercé.

Il secoua la tête.

— Non, maître, elle va augmenter, répondit-il.

— Augmenter, s'écria de Sambry, c'est impossible.

— Et pourtant rien n'est plus exact.

— Qu'entends-tu par là ?

— Que nous aurons une tempête.

— Une tempête, grand Dieu !

— Oui, comme vous n'en avez jamais vue.

Une inquiétude réelle s'empara des Européens, car ils savaient ce que valaient les pronostics de leur serviteur.

— Ce sont des tempêtes sèches, continua Mwama, des tempêtes sans une goutte de pluie, fouettant la terre de leur haleine irrésistible, avec des éclairs et des coups de tonnerre d'une extrême

violence. Ces tempêtes sont d'autant plus dangereuses qu'elles n'ont d'autre composition que les fluides électriques, sans qu'elles soient, comme les orages habituels, tempérées par l'élément liquide.

Ces paroles portèrent le trouble dans les sens de chacun.

— Et tu crois, réellement, demanda de Sambry, que pareille calamité soit proche ?

— Oui, maître, il n'y a aucun doute, et c'est pourquoi je vous préviens.

— Dis-moi ce que nous allons devenir, cahotés par ce gros temps, au milieu d'une plaine dans laquelle aucun abri ne s'offre à nous.

— Il ne nous reste qu'à nous exposer tranquillement à ses effets, en nous efforçant de continuer, tant bien que mal, notre marche.

— Ma foi, nous lutterons comme nous pourrons.

V

UNE PARTIE DU VOYAGE ACCOMPLIE

Mwama, qui s'était éloigné de quelques pas, revint subitement auprès de de Sambry, et s'approchant le plus près qu'il pût :

— Ecoutez, maître, fit-il ; le tonnerre gronde.

En effet, un roulement lointain et confus se perçut dans l'espace et se répéta à deux reprises.

Pour celui qui ne connaissait pas la signification de cet avertissement, tout aurait pu passer inaperçu, tellement était encore vague le bruit de ce bouleversement prochain de la nature.

Prévenu par son serviteur, de Sambry ne put s'y tromper.

Il se concerta encore à la hâte avec ses amis, sur les précautions éventuelles à prendre, mais aucun d'eux ne sut en trouver une qui fût efficace.

Sir William, lui, proposa de creuser hâtivement dans le sol, un immense trou, dans lequel se blottirait la caravane entière.

— De la sorte, ajouta-t-il avec un sérieux parfait, de la sorte le vent passera au-dessus de nos têtes sans nous atteindre.

— Votre invention peut être bonne, répondit le chef moitié souriant, mais je la considère comme inapplicable en ce moment.

— Et puis, interrompit Mwama, il faudrait rester trop longtemps dans la cachette.